du lys, symbole de l'espérance, contenant la juste défense de sa gloire, dignité et prérogatives, etc., par Jean Tristan de Saint-Amand (Paris, 1656, in-4°, fig.); *Lilium Francicum veritate historica, botanica et heraldica illustratum*, auctore Joa.-Jac. Chifletio (Anvers, 1658, in-fol., avec grav.); R. P. Joa. Ferrandi, Aniciensis, *Epinicion pro liliis, sive pro aureis Franciæ liliis, aduersus D. Io. Iac. Chifletium, apes pro illis sufficere nuper audentem* (Lyon, 1663-1667, in-4°); *Epinicion secundum pro iisdem liliis*, auctore P.-J. Ferrando (Lyon, 1671, in-4°); *Traitté historique des armes de France et de Navarre et de leur origine*, par P.-Sc. de Sainte-Marthe (Paris, 1673, in-12, avec blasons); *Dissertation sur l'origine de la figure des fleurs de lys*, par Pierre Rainssant (Paris, 1678, in-4°); *Recherches sur les fleurs de lys*, par J.-B. Durey de Noinville, dans le *Dictionnaire généalogique et héraldique*, par La Chesnaye des Bois (t. III, 1re édit.); De Lohenschiold, *De floribus lygiis vulgo lilia vocatis, regni Galliæ insignibus* (Tubingue, 1758, in-4°); *Iconographie des plantes aroïdes figurées au moyen âge en Picardie, et considérées comme origine de la fleur de lis en France*, par E.-J. Woillez (Amiens, 1848, in-8°, avec 10 pl.; extr. des *Mém. de la Soc. des antiq. de Picardie*, t. IX).

Langage des fleurs. *Abécédaire de Flore*, ou *Langage des fleurs, méthode nouvelle de figurer avec des fleurs les lettres, les syllabes et les mots...*, par B. de La Chénaye (Paris, 1811, in-8°, fig.); le *Langage des fleurs*, par Mme de Latour (Paris, 1820, in-18); le *Langage des fleurs*, par Pierre Zaccone (Paris, 1862, in-12).

Peinture des fleurs. *L'Art de peindre les fleurs à l'aquarelle*, précédé d'un traité de botanique élémentaire, et orné d'un choix des plus belles fleurs, gravées d'après les dessins de Mlle Augustine Dufour, élève de Redouté (Paris, Lequien, 1834, gr. in-4°, 36 pl. color.).

Fleur et Blanchefleur, poëme du XIIIe siècle. V. FLOR ET BLANCHEFLOR.

Fleurs, fruits et épines, roman humoristique de Jean-Paul Richter. V. SIEBENKAES.

Fleur-d'épine, conte par Hamilton (1730). Pressé par les dames de la cour de faire des contes dans le genre des *Mille et une Nuits*, qui étaient en grande faveur, Hamilton, esprit original, prit le parti d'imiter Cervantes, qui avait écrit un livre de chevalerie pour se moquer de ce genre : il affecta de renchérir sur la bizarrerie des fictions, et de la pousser jusqu'à la folie; mais cette folie est si gaie, si piquante, si bien assaisonnée de plaisanteries, relevée par des saillies si heureuses et si imprévues, qu'on y reconnaît à tout moment un homme bien supérieur aux bagatelles dont il s'amuse. Ce n'est pas tout : dans *Fleur-d'épine*, qui est son chef-d'œuvre, outre des traits d'une vérité charmante, on trouve beaucoup d'intérêt dans les caractères et les situations. L'objet, qui est moral et très-agréablement rempli, consiste à montrer qu'avec beaucoup d'esprit, de courage et d'amour un homme sans beauté et sans fortune peut vaincre les plus grands obstacles et que, près des femmes, la grâce l'emporte sur la beauté. Hamilton devait, en effet, vanter la grâce, car son style en est plein.

Le calife de Cachemire avait une fille nommée Luisante, plus belle que le jour, et dont les yeux avaient tant de vivacité et d'éclat, qu'ils aveuglaient les imprudents qui osaient la contempler. Un écuyer, nommé Tarare, fut envoyé consulter la fée Sirène pour remédier à ce malheur, qui menaçait de transformer l'empire du calife en royaume des aveugles. La fée exigea le portrait de Luisante, sa fille Fleur-d'épine qu'on lui avait ravie, le chapeau de diamants qu'elle portait lors de son enlèvement et sa jument, Sonnante, qui avait à chaque crin une sonnette d'or. Tarare se chargea de tout. Il se confectionna des lunettes d'un ver obscur et fit le portrait de Luisante, et pendant ce travail, « le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait des hommes, » si bien que Luisante en tomba amoureuse. Il partit ensuite et ramena Fleur-d'épine, son chapeau et sa jument, après mille aventures plus extraordinaires les unes que les autres, notamment la rencontre de son frère Phénix, métamorphosé en perroquet; mais ils n'avaient pu se voir sans s'aimer avec Fleur-d'épine. Il l'épousa, et Luisante devint la femme de Phénix, qui avait recouvré sa forme humaine.

Nous avons dit que le style d'Hamilton est plein de grâce; le brillant écrivain réussit, en outre, par son naturel dans les peintures du cœur. Il suffit, pour le prouver, de se rappeler le tableau de Tarare, emmenant avec lui, sur la jument Sonnante, Fleur-d'épine qu'il a tirée des mains de la fée Dentue, son ennemie, et qui ne le connaît encore que pour son libérateur, mais qui, à ce seul titre, commence déjà à se sentir de l'inclination pour lui. On ne trouve point ici de ces conversations de romans mille fois répétées dans des situations analogues. Hamilton sait s'y prendre autrement pour nous faire lire dans le cœur de Fleur-d'épine. Tarare lui raconte, chemin faisant, comme il a été choisi pour peindre la belle Luisante dont les yeux causaient tant de ravage. « Vous l'avez donc souvent regardée? demande Fleur-d'épine. — Oui, dit-il, tout autant que je l'ai voulu, et sans aucun danger, comme je viens de vous le dire. — L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous l'avait dit? — Plus belle mille fois, répondit-il. — On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux; mais dites-m'en la vérité. » Tarare ne lui cache rien de ce qui s'est passé entre lui et la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui a donnée de l'épouser en cas qu'il réussît dans son entreprise. Fleur-d'épine ne l'a pas plus tôt compris que, repoussant les mains dont il la tient embrassée, elle se redresse, au lieu de rester penchée sur lui comme auparavant. Tarare continue son discours sans faire semblant de rien : « Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avait disposé le premier penchant de la princesse en ma faveur, mais je sentis bientôt que je n'en étais pas digne par les agréments de ma personne, et que je le méritais encore moins par les sentiments de mon cœur; car je ne me suis que trop aperçu depuis que l'amour que je croyais avoir pour elle n'était tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignait effaçait insensiblement son idée de mon souvenir, et, dès les premiers moments que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout. » Il se tait, et la belle Fleur-d'épine, au lieu de parler, se laisse aller doucement vers lui comme auparavant et appuie ses mains sur celles qu'il remet autour d'elle pour la soutenir. Dans la foule des peintures que l'amour a fournies, il n'y en a peut-être pas une qui soit à la fois plus vraie et plus gracieuse. « Elle remplit, dit un critique, le cœur de l'idée d'un de ces moments délicieux qui sont faits pour lui et qui sont pour lui d'un prix d'autant plus grand qu'il semble que tout ce que l'amour promet soit encore au-dessus de tout ce qu'il peut donner. »

Fleur d'or (LA), poëme intitulé primitivement les *Ternaires*, par Auguste Brizeux (Paris, 1841). Brizeux avait donné toute son âme dans *Marie*; il voulut, dans la *Fleur d'or*, donner toute son intelligence, tout son esprit, et à l'émotion naïve qui remplissait son premier poëme, il substitua la science et la philosophie. Auguste Barbier, son ami, venait de s'illustrer par la publication des *Iambes* et s'apprêtait à partir pour l'Italie, d'où il devait rapporter son beau poëme d'*Il Pianto*. Brizeux le suivit, et la *Fleur d'or* est le résumé de ses impressions artistiques et philosophiques pendant ce voyage. Cette fois, disons-nous, le poëte sacrifia plus à la raison qu'au sentiment; mais, même lorsqu'il veut n'avoir d'yeux que pour la nature méridionale, lorsqu'il s'efforce de concentrer son attention sur les chefs-d'œuvre de l'art italien, on sent que son cœur est resté dans sa chère Bretagne qu'il aime tant, et que tout ce qu'il voit sert à la lui rappeler. Tout lui est prétexte à nous ramener là-bas vers son pays natal, au bord de la mer : « Que vienne à passer un pauvre Italien jouant de la *piva*, dit M. Ratisbonne, il ferme ses yeux au soleil rouge qui se reflète dans le Tibre, et croit entendre sonner le *corn-boud* rustique dans les brouillards d'Arvor. Est-il au détroit de Messine, où le peuple vient voir se réfléchir miraculeusement, sous la baguette de la fée Morgane, les beaux rivages de la Sicile, lui, par un miracle plus étrange de la fée Imagination, il découvre dans les flots les paysages de l'Armorique, la tour de Léon et les pics de Cornouailles! » La *Fleur d'or* contient bon nombre de pages d'une grande beauté, fortement pensées et écrites dans le style harmonieux et pur des meilleurs morceaux de *Marie*.

Deux pièces méritent surtout d'être citées dans les *Ternaires*. L'une est *Jacques le maçon*, et l'autre le *Vieux collége*. *Jacques le maçon* nous présente l'idéal du dévouement et de l'abnégation. Il s'agit d'un ouvrier jeune et vigoureux qui voit le danger, qui pourrait sauver sa vie, et qui la sacrifie, sans hésiter, pour ne pas livrer au dénûment une veuve et des orphelins. « Les âmes les plus engourdies, dit Gustave Planche (*Etudes littéraires*), ne peuvent se défendre d'un frisson d'épouvante, ni retenir un cri d'admiration en voyant ce héros, dont l'histoire ne sait pas le vrai nom, s'élancer au-devant de la mort pour assurer le pain d'une pauvre famille. » Le *Vieux collége* réalise, sous une forme heureuse et sans trop d'effort, l'alliance de la philosophie et de la poésie. Dans cette pièce, pleine à la fois d'onction et de sévérité, les faits et les pensées s'enchaînent si naturellement, que le lecteur n'a pas le temps d'apercevoir la leçon cachée sous le récit. Ce vieux collége où Brizeux a passé ses premières années, au milieu des jeux et de l'étude, est maintenant habité par des vieillards fiévreux qui viennent s'asseoir sur des bancs de pierre et réchauffer leurs membres tremblants. Les naïves espérances du premier âge, les épreuves de l'âge mûr, les souffrances de la vie à son déclin, se présentent aux esprits les plus frivoles, et lorsque le poëte formule la leçon contenue dans ce rapprochement douloureux, il trouve sa besogne à moitié faite. On a déjà compris le mot de la touchante énigme.

M. de Pontmartin a raison lorsqu'il dit que chez Brizeux, « la corde italienne n'est qu'une corde étrangère ajoutée à l'instrument original, pour le rendre plus sonore et plus varié; et que s'il veut grossir son trésor, s'il veut butiner sous un autre ciel d'autres fleurs de poésie, c'est pour les rapporter à ses compatriotes, à ses frères, pour les acclimater, en un mot, dans sa chère Bretagne :

Pour vous, ô Bretons, voyez mon amour,
Comme en tout pays et de plage en plage
Je m'en vais, semant cette fleur sauvage,
Qui devant vos pas doit fleurir un jour!

Fleurs du mal (LES), poésies par Charles Baudelaire (Paris, 1857). Il s'est fait beaucoup de bruit autour de ces poésies étranges, qui ont révélé au monde littéraire un écrivain des plus saisissants, des plus habiles à manier la langue, en même temps qu'elles ont exaspéré la plupart des critiques et des lecteurs. La forme savante de ces pièces de vers, si curieusement travaillées, l'originalité le plus souvent bizarre des conceptions, l'énergique concentration de la pensée, concentration qui va parfois jusqu'à l'obscurité complète, empêcheront toujours qu'elles soient goûtées du grand nombre; de plus, les dépravations morales, les décompositions, les pourritures, les pestilences, qui sont les sujets ordinaires du poëte, éloigneront sans doute de lui certains lecteurs délicats. Avouons cependant qu'on peut lire les *Fleurs du mal* sans se boucher le nez, comme si on traversait une salle de dissection. La pensée de la mort, du squelette, de ce que deviennent les plus beaux corps « après les derniers sacrements » est, il est vrai, la plus grande préoccupation de Baudelaire, et presque toujours il y arrête ou y ramène son esprit; mais à côté, et comme un antidote aux puanteurs qu'il a remuées, que de vers exquis sur les parfums! Il y a des gens qui trouvent que l'on rencontre dans ses vers encore plus de musc, de benjoin, de myrrhe, d'oliban et de toute espèce d'aromates que de cadavres; et, en effet, il a dit de lui-même, bien poétiquement, que « son esprit nageait sur les parfums comme l'esprit des autres hommes vogue sur la musique. »

Une analyse de ces poésies serait trop sèche et trop incomplète; on n'analyse pas le rêve, l'incohérence, l'hallucination, l'idée fixe; il faut lire ces pièces, dans lesquelles chaque mot est ciselé, chaque expression polie et caressée avec amour; et même, un choix de quelques-unes de ces conceptions singulières ne donnerait pas une idée suffisante du volume, car c'est dans leur suite, dans leur juxtaposition, qu'on peut saisir le développement de la pensée principale, comme dans une œuvre d'architecture un simple fragment ne pourrait pas servir à reconstruire le reste.

Nous nous contenterons de donner, sur les *Fleurs du mal*, les opinions, peu divergentes au fond, de deux critiques cependant bien dissemblables : MM. Théophile Gautier et de Pontmartin. Voici comment le premier explique et excuse le choix des sujets de Baudelaire. « S'il a souvent traité des sujets hideux, répugnants et maladifs, c'est par cette sorte d'horreur et de fascination qui fait descendre l'oiseau magnétisé dans la gueule du serpent; mais, plus d'une fois, d'un vigoureux coup d'aile, il rompt le charme et remonte vers les régions les plus bleues de la spiritualité. Personne n'a professé pour les turpitudes de l'esprit et pour les laideurs de la matière un plus hautain dédain; il haïssait le mal comme une déviation à la mathématique et à la norme, et, en sa qualité de parfait gentleman, il le méprisait comme inconvenant, ridicule, bourgeois et surtout malpropre. Si son bouquet se compose de fleurs étranges, aux couleurs métalliques, aux parfums vertigineux, dont le calice au lieu de rosée, contient d'âcres larmes ou des gouttes d'aqua-tofana, il peut répondre qu'il n'en pousse pas d'autres dans le terreau noir et saturé de pourriture, comme un sol de cimetière, des civilisations décrépites. Sans doute les wergiss-mein-nicht, les roses, les marguerites, les violettes, sont des fleurs plus agréablement printanières, mais il n'en croît pas beaucoup dans la boue noire dont les pavés de la grande ville sont sertis, et d'ailleurs, Baudelaire, s'il a le sens du grand paysage tropical, où éclatent, comme des rêves, des explosions d'arbres d'une élégance bizarre et gigantesque, n'est que médiocrement touché par les petits sites champêtres de la banlieue, et ce n'est pas lui qui s'ébaudirait, comme les philistins de Henri Heine, devant la poétique efflorescence de la verdure nouvelle, et se pâmerait au chant des moineaux. Il aime à suivre l'homme pâle, crispé, tordu, convulsé par les passions factices et le réel ennui moderne, à travers les sinuosités de cet immense madrépore de Paris, à le surprendre dans ses malaises, ses angoisses, ses misères, ses prostrations et ses excitations, ses névroses, ses désespoirs. »

Cette page est détachée de l'excellente étude placée en tête de la dernière édition des *Fleurs du mal* (Michel Lévy, 1869), une des plus belles œuvres de Théophile Gautier; jamais poëte n'a été si bien analysé, si bien compris et suivi avec autant de soin dans tous les détours de son imagination capricieuse. On va voir que M. de Pontmartin, quoique placé à un point de vue bien différent, se rapproche beaucoup, dans ses conclusions, de celles de Théophile Gautier.

« M. Baudelaire, dit M. de Pontmartin, est assurément un des plus curieux produits d'une littérature dont le faisceau se brise, un frappant exemple de l'excès où peut tomber le sens individuel, lorsque, n'ayant plus ni lien, ni frein, ni loi, il combine un remarquable talent d'artiste avec des rêves d'halluciné. Rien de plus facile que d'attaquer l'auteur des *Fleurs du mal* par de vulgaires sarcasmes ou des formules d'indignation vertueuse. M. Baudelaire, selon nous, mérite mieux et plus que cela; il y aurait peut-être à lui appliquer une étude psychologique, ou même physiologique, qui ne serait pas inutile à l'ensemble de notre histoire littéraire... C'est le sens personnel qui a absorbé le sentiment général; c'est le germe maladif qui est devenu l'organe tout entier. C'est ainsi que peut s'expliquer la poésie de M. Baudelaire. Nous le croyons sincère dans son excentricité, et nous reculons devant le lieu commun qui consisterait à le traiter d'immoral. Ce gros mot perdrait de sa valeur vis-à-vis d'un homme pour qui se sont naturellement déplacées les idées du bien et du mal, et dont l'instrument poétique ne résonne plus que sous la main des puissances mauvaises. Comme ces malades qui trouvent ou donnent un arrière-goût de fièvre à tout ce qu'ils touchent, pour qui les aliments les plus savoureux et les plus sains deviennent indigestes et amers, M. Baudelaire ne peut plus aspirer une gorgée de poésie sans que cette gorgée s'imprègne de venin ou d'amertume. Pour lui, les mondes extérieurs ou invisibles sont hantés par le mal comme par leur hôte naturel, infestés de visions farouches, de laideurs gigantesques, de corruptions étranges, de perversités inouïes, de toutes les variétés de la souffrance, de la scélératesse et du vice; les fleurs y sont vénéneuses et y exhalent un parfum pestilentiel; les sources y sont empoisonnées, et l'on ne peut se pencher sur leur frais miroir sans y voir la pâle figure d'un spectre ou d'un condamné à mort. »

On range d'ordinaire parmi les morceaux les plus remarquables : *Abel et Caïn*, le *Reniement de saint Pierre*, le *Vin des chiffonniers*, la *Martyre*, le *Vin de l'assassin*, *Don Juan aux enfers* et les *Tableaux parisiens*. Ce sont autant de morceaux d'une parfaite ciselure, et qui méritent à leur auteur la réputation d'artiste consommé dont il jouit. Des poursuites judiciaires ont été dirigées contre les *Fleurs du mal*, dont plusieurs pièces ont été frappées d'interdiction comme attentatoires à la morale publique. Une édition nouvelle a donc été faite, expurgée au moins en partie; les pièces supprimées ont été publiées à part à Bruxelles (1869, broch. in-18). Nous n'en dirons rien; la perfection de la forme gaze vraiment trop peu, dans les *Femmes damnées*, le *Vampire* et *Celle qui est trop gaie*, de monstrueuses dépravations et une sensualité par trop cynique.

Nous citons le morceau type du volume de Baudelaire :

UNE CHAROGNE.

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,
Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.
Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint.
Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir;
La puanteur était si forte que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.
Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.
Tout cela descendait, montait comme une vague,
Ou s'élançait en pétillant.
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.
Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur, d'un mouvement rhythmique,
Agite et tourne dans son van.
Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche lente à venir
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.
Derrière les rochers, une chienne inquiète
Nous regardait d'un œil fâché,
Epiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.
Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion!
Oui, telle vous serez, ô la reine des Grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez sous l'herbe et les floraisons grasses
Moisir parmi les ossements.
Alors, ô ma beauté, dites à la vermine,
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés.

Il y a là une vigueur incontestable; on peut regretter que tant de verve ait été dépensée sur un sujet si répugnant, mais, pour mieux faire ressortir l'originalité de ce morceau, constatons qu'il n'est qu'un développement du mot de l'Ecriture : *Memento homo quia pulvis es!* et qu'il découvre, dans sa dernière strophe, une aspiration spiritualiste bien inattendue.

Fleurs (LA VIE DES), étude, par M. Lecoq, professeur d'histoire naturelle à la Faculté des lettres de Clermont (1861). La nature est d'ordinaire plus poétique que la science; celle-ci parle plus à la raison qu'au sentiment; l'imagination y sert moins que la mémoire. Qu'on prenne, par exemple, la botanique : est-il rien de plus aride, de plus ingrat, de plus rebutant que ces effroyables nomenclatures savantes, où les propriétés et les relations des êtres les plus gracieux sont exprimées par des mots barbares ou des accouplements de mots plus barbares encore, qui ressemblent à autant de formules d'algèbre ou de chimie? Avec leurs termes techniques tirés du grec, les grammairiens avaient déjà dénaturé les fleurs de rhétorique; les savants ont traité de même les fleurs de la nature, et nous trouverions parfaitement excusable, à leur égard, le quiproquo si méchamment relevé par le poëte :

Grands mots que Pradon croit des termes de chimie.

M. Henri Lecoq a tenté, dans la *Vie des fleurs*, de réconcilier la science et la poésie, et de livrer au public les secrets les plus arides de la botanique dans une langue littéraire. Quant à la science, M. Lecoq, correspondant de l'Institut et digne d'en faire partie, avait acquis jusque-là une réputation dans le monde savant, qu'il est rare de se faire en province; car ses publications scientifiques, imprimées à Clermont, sont connues dans toute l'Europe. Sous le point de vue littéraire et poétique, il était moins connu, et c'était vraiment dommage. La *Vie des fleurs* n'est qu'un livre de vulgarisation; la science, pour se faire accessible, y dépouille sa sévérité méthodique et revêt un langage riant et fleuri, trop fleuri même. Quelques transformations qu'elle subisse, même dans le creuset du chimiste, la fleur nous intéressera toujours à son histoire, parce que cette histoire est celle de la vie et touche à la nôtre par plus d'un point. Après nous avoir fait assister à la création même des fleurs par la formation et le développement de l'élément végétal par excellence, la cellule, M. Lecoq termine ainsi le curieux chapitre intitulé : les *Fleurs vivent comme nous de l'air du temps* : « Ainsi ces légers feuillages que le zéphyr du printemps fait naître et que son souffle fait mouvoir; ces corolles si belles, si éclatantes et si parfumées; ces fruits si curieux offrant toutes les saveurs; ces semences ailées qui voyagent dans les airs, ne sont formées que d'eau et de charbon. Le chimiste nous montre partout le charbon dans la fleur la plus pure, comme dans le diamant le plus éblouissant. En définitive, nous vivons donc de l'air du temps, et notre corps tout entier, dont les matériaux eux-mêmes et les os se renouvellent par la circulation qu'entretient la vie, a pris dans l'atmosphère ses principaux éléments. La chair des herbivores est produite aux dépens de la végétation, et nous avons vu les plantes puiser dans l'air le développement de leurs innombrables cellules. Un rayon de soleil, qui vient frapper la terre, suffit pour élever jusqu'aux nues l'eau qui doit la féconder et pour déterminer dans les tissus des fleurs l'accroissement si prodigieux des cellules et tous les phénomènes physiologiques qui en dépendent. »

Le champ fleuri que M. Lecoq parcourt est très-vaste; il en détermine lui-même assez spirituellement les limites : « Ce n'est point de la fleur qui brille dans nos parterres que je veux vous entretenir; ce n'est point dans les jardins que je veux vous conduire, moins encore dans le *Jardin des racines grecques*, où, comme on l'a dit spirituellement, bon nombre de botanistes ont passé leur vie; nous aborderons ces plantes ignorées dont vous foulez dans les champs et la parure et les amours. » Si l'auteur évite avec raison de hérisser de grec la science anthologique, il ne craint pas assez en revanche de la joncher de fleurs de rhétorique. Sa langue, par les ornements, rappelle un peu trop celle du premier empire. Il est trop question du palais des fleurs, du temple de Flore, de l'hyménée, de l'autel, de mystères amoureux, de berceaux, de baisers, de royauté, de cour, de brillants cortéges, de perles et de couronnes. L'auteur, qui a recours à toute cette décoration théâtrale et vieillie de la nature, s'est trop défié de son sujet et de sa science. Les faits dont son livre est rempli, les mystères de la vie végétale qu'il dévoile, une fois traduits dans la langue de tous, suffisaient pour exciter l'intérêt du public lettré, sans cette affectation littéraire. Il voulait nous joncher de fleurs, il nous étouffe, comme jadis Héliogabale, sous une pluie de roses.

Fleurs latines des dames et des gens du monde, ou **Clef des citations latines que l'on rencontre fréquemment dans les ouvrages des écrivains français**, par M. P. Larousse, avec une préface de M. Jules Janin (Paris, Larousse et Boyer, 1861, 1 vol.). Ennemis du rudiment, détracteurs du latin, railleurs impitoyables des savants en *us* et des pédants, femmes si gracieusement ignorantes qu'on regretterait de vous voir instruites, gens d'affaires ou de plaisir, qui vous êtes brouillés depuis longtemps et pour toujours avec les études sérieuses, je veux vous parler d'un livre écrit pour vous, malgré son titre semi-classique. Il ne s'agit point d'une excursion semblable à celle que vous avez pu faire jadis dans ce trop fameux *Jardin des racines grecques* qui, malgré l'originalité de sa poésie, n'a rien de bien attrayant, j'en conviens, et n'offre, en effet, que les racines véritablement amères de la science. Vous ne risquez point de tomber dans un pareil traquenard en vous aventurant dans le domaine des *Fleurs latines*; l'auteur, qui connaît ses contemporains, sait qu'ils sont trop affairés pour feuilleter des livres d'érudition; il a voulu suppléer au temps qui leur manque, et leur donner l'occasion de s'instruire sans se détourner de leurs occupations.

Ces *Fleurs latines* sont donc une œuvre essentiellement utile et qui répond à un besoin de l'époque. Si vous en doutez, lisez l'épigraphe que M. Larousse a placée en tête de son livre : « Je vous en veux avec votre rage de mettre à tout propos des bribes de ce mauvais latin qui m'ennuie et m'arrête en mon chemin. C'est vrai; je prends un journal français, parlant de la politique française et de la littérature française, et je me mets à le lire à la clarté d'un soleil français : bon! cela commence assez bien, je lis tout couramment et cela m'amuse. Oui, mais au beau milieu du chemin je rencontre un obstacle, un caillou qui m'arrête : je me pique le nez contre un chardon : du latin! du latin! toujours du latin! » Qui parle ou plutôt qui parlait ainsi? C'était un rare et charmant esprit, une intelligence d'élite, une femme qui réunissait à un degré supérieur les qualités de son sexe aux talents et aux goûts tout virils; c'était Mme Emile de Girardin. Cette protestation trouvera assurément plus d'un écho parmi les lecteurs modernes, et je crois, pour ma part, que nul argument ne pourrait démontrer l'utilité des *Fleurs latines* aussi bien que cette piquante et spirituelle boutade.

M. Larousse s'est proposé de détruire le mal signalé par Mme de Girardin; il a voulu délivrer désormais les lecteurs, et surtout les lectrices, des *cailloux* et des *chardons*, si fréquents dans les écrits les plus populaires, et pourtant si désagréables à rencontrer pour ceux qui y trouvent des obstacles. On peut affirmer que c'est le plus grand nombre : sans parler des femmes qui, n'ayant point appris le latin, n'ont pas à l'oublier, il est bien rare que les hommes, en traversant la vie, ne laissent pas en chemin une bonne partie de leur bagage de collége; beaucoup, d'ailleurs, n'ont fait que des études incomplètes, et la connaissance du latin, si répandue qu'elle soit aujourd'hui, n'est point une condition absolue de jugement et de sens littéraire. L'auteur a donc eu une très-heureuse idée en réunissant, dans un dictionnaire facile à consulter, les locutions latines les plus fréquentes sous la plume de nos écrivains. Il a même, pour être plus complet, joint aux citations latines quelques expressions grecques, italiennes ou anglaises devenues proverbiales, et qui, par conséquent, rentraient aussi dans son cadre. Grâce à lui, l'erreur n'est plus possible, et M. Prud'homme lui-même ne traduira plus : *Numero deus impare gaudet*, par « le numéro deux se réjouit d'être impair. »

Si le livre est bien conçu, il n'est pas moins bien exécuté. Remarquez qu'il s'agit d'un Dictionnaire, et que ce nom seul, si pédantesque au premier abord, aurait suffi pour mettre en fuite toutes les lectrices et la plupart des lecteurs. Aussi M. Larousse s'est-il bien gardé de leur offrir un Dictionnaire ordinaire, avec sa sévère couverture de toile, ses longues colonnes en petit texte bourrées de renseignements arides, son papier gris, son format maussade et son absence totale d'ornements. Matériellement, les *Fleurs latines* sont un magnifique volume, imprimé avec luxe et orné d'admirables photographies, dans lesquelles sont reproduits des tableaux célèbres, inspirés par des passages cités dans le texte. Quant au fond, les exemples sont si bien choisis et si heureusement variés qu'ils offrent une lecture des plus agréables. La plupart contiennent, en quelques lignes, un trait de mœurs, un tableau, une pensée remarquable, une anecdote piquante. Je me bornerai à en citer deux.

Il paraît, s'il faut en croire Alexandre Dumas, que, lors du retour de l'île d'Elbe, le *Moniteur* annonça en ces termes la marche de Napoléon : « L'anthropophage est sorti de son repaire. — L'ogre de Corse vient de débarquer au golfe Juan. — Le tigre est arrivé à Gap. — Le monstre a couché à Grenoble. — Le tyran a traversé Lyon. — L'usurpateur a été vu à soixante lieues de la capitale. — Bonaparte s'avance à grands pas, mais il n'entrera jamais à Paris. — Napoléon sera demain sous nos remparts. — L'empereur est arrivé à Fontainebleau. — Sa Majesté Impériale a fait son entrée, hier, au château des Tuileries au milieu de ses fidèles sujets. » Vraie ou fausse, la gradation est ingénieuse, et elle est malheureusement une peinture trop fidèle de l'inconstance des hommes qui, passant, par intérêt ou par passion, de la flatterie à l'insulte et de l'insulte à la flatterie, devraient se rappeler qu'en politique surtout, rien n'est plus vrai que l'adage latin : *In medio stat virtus*.

M. Larousse a accompagné d'un commentaire fort curieux le proverbe : *Non licet omnibus adire Corinthum*. Je me hâte d'ajouter que ce commentaire n'est pas de lui, qu'il le combat même dans une note; il appartient à M. Granier de Cassagnac, à qui la science moderne doit déjà tant de découvertes si belles et si imprévues. Celle-ci stupéfiera les professeurs de la Sorbonne et du Collége de France; la voici dans sa sublime *simplicité* : « Le principe de soumettre la population flottante des villes à de certaines restrictions de séjour est fondé sur l'expérience des siècles, et les peuples anciens le pratiquaient. Les érudits, qui ne sont pas d'ordinaire de grands législateurs, se sont donné beaucoup de mal, sans résultat, pour expliquer le vieil adage latin : *Non licet omnibus adire Corinthum*. Cet adage signifie que la ville de Corinthe était organisée comme le sont aujourd'hui les villes allemandes, c'est-à-dire que le premier venu n'obtenait pas la permission d'y séjourner. »

Est-ce assez simple pourtant! Et personne ne l'a jamais trouvé! Et l'univers l'ignorerait encore, si M. Cassagnac, le même qui appelle Racine polisson, n'avait daigné l'expliquer avec sa perspicacité bien connue!

M. Jules Janin, un vrai savant, celui-là, bien qu'il ne découvre point de lois corinthiennes, a écrit pour les *Fleurs latines* une préface charmante. Il se borne à raconter un entretien qu'il eut un jour avec Mme de Girardin, et qui commença par la phrase citée plus haut, comme servant d'épigraphe au livre. On devine quelle piquante et spirituelle conversation dut s'établir à cette occasion entre les deux interlocuteurs : aussi cette préface est, en réalité, leur œuvre collective. Une pareille introduction est une bonne fortune pour le livre, car, pour plaider la cause des lettres anciennes, M. Larousse ne pouvait trouver un défenseur plus sincère, plus éloquent, plus passionné que M. Jules Janin, et celui-ci a rarement écrit d'aussi belles pages que cette conversation, racontée par lui sous l'impression d'une vive conviction littéraire et avec l'émotion d'un doux et sympathique souvenir.

Nous pourrions pousser plus loin et citer ici les éloges unanimes que les critiques les plus autorisés ont prodigués à M. Larousse et à son livre; mais il n'appartient pas à la rédaction du *Grand Dictionnaire* de dire de son directeur tout le bien qu'elle pense. Un mot suffira : non parce qu'il appuie davantage sur la corde de la louange, mais parce qu'il caractérise mieux le livre : « M. Larousse, dit un critique, dans un cadre nouveau fait passer devant nous toutes sortes de noms et de styles. C'est une revue piquante d'idées et de formules à la fois; c'est, pour ainsi dire, un jour indirect, une vue oblique ouverte sur le spectacle intéressant et mobile du monde philosophique et littéraire. » Assez; *sat prata biberunt*. (La *Flore latine* vous expliquera ce que nous entendons par ces mots.)

Fleurs historiques des dames et des gens du monde, par M. Pierre Larousse (1862). « Après moi le déluge! » Telle n'est pas la manière de voir de M. Larousse qui, non content d'être un érudit, veut, en outre, rendre l'érudition accessible à tous, en semant des fleurs sur la route de l'initiation. Soit dans les livres, soit dans la conversation, que d'allusions ne trouve-t-on pas aux faits et aux mots célèbres dont l'histoire de tous les temps et de tous les pays a gardé le souvenir! Que d'auteurs, pour donner à leur pensée plus de force, de grâce ou de malignité, surtout en politique, la relèvent par des allusions et des souvenirs historiques! Mais, hélas! que d'esprit souvent perdu pour le lecteur, qui ignore ce dont s'agit, ou ne l'a pas présent à la mémoire! M. Larousse a voulu venir au secours et des auteurs, pour que leurs finesses n'échappent plus, et des lecteurs, pour qu'ils ne soient pas embarrassés ou obligés d'opiner du bonnet de crainte de paraître ignorants. Dans ce but, il a rédigé ses *Fleurs historiques*, empruntant à plus de cinq cents auteurs les exemples des allusions d'un usage fréquent. C'est chez nos contemporains principalement qu'il a butiné, parce que leurs livres sont naturellement plus lus que ceux des siècles précédents, et, parce qu'en agissant ainsi, il démontrait l'utilité actuelle de son livre, et son emploi de chaque jour. Qu'on ne s'imagine pas, d'ailleurs, qu'il a négligé les autres époques; le XVIIe siècle lui a fourni maint exemple, et le nom de Voltaire est peut-être celui qui revient le plus souvent.

Parmi les souvenirs qui forment le recueil de M. Larousse, il en est de connus et dont le sens n'échappe à personne ayant quelque peu lu. Tels sont, en général, ceux qu'il tire de l'histoire romaine : le Capitole voisin de la roche Tarpéienne, le cercle de Popilius, la charrue de Cincinnatus, le passage du Rubicon, avec le fameux : Le sort en est jeté! L'histoire grecque en fournit de non moins répandus : l'épée de Damoclès, la lanterne de Diogène, le nœud gordien, la queue du chien d'Alcibiade. D'autres, tout aussi connus et même d'un usage banal, se rapportent à d'autres temps et d'autres peuples. M. Larousse, loin de les omettre à cause de leur fréquent emploi, juge que ce lui doit être une raison de plus pour leur donner une large place. C'est que souvent on les comprend, mais sans avoir une idée bien précise de leur origine. Les rappeler était donc nécessaire, ne serait-ce que pour nous montrer comment on peut briller avec des ornements vieillis, quand on possède l'art de les rajeunir. Les lauriers de Miltiade, par exemple, sont tellement fanés qu'on n'ose plus s'en servir, même dans le style empire; M. Prévost-Paradol n'en a pas moins dit avec distinction et avec tout l'attrait de la nouveauté : « Les nations sages favorisent le sentiment de l'émulation, qui n'est pas étranger à leur grandeur; elles savent que les plus faibles dans le monde et les moins honorées dans l'histoire ne sont point celles où un grand nombre d'hommes ont connu le *sommeil agité de Thémistocle*. » Par cette citation M. Larousse nous donne en même temps une leçon d'histoire et une leçon de goût.

Le principal intérêt des *Fleurs historiques* se montre quand les allusions, dont M. Larousse nous donne la clef, se rapportent à des faits peu connus, à des souvenirs dénaturés ou altérés. Souvent ceux qui les font ne sont pas bien édifiés sur leur origine. Nous citerons les principales. Dans l'histoire ancienne : le saut de Leucade, le renard du jeune Spartiate, la victoire de Pyrrhus, les funérailles d'Alexandre, la mère de Brutus, la biche de Sertorius, la robe de César, le labarum de Constantin, les cailloux de Démosthène; dans l'histoire sainte : l'échelle ou l'ange de Jacob, le manteau de Joseph (l'application en est si rare!), la prière de Moïse, l'ânesse de Balaam, la statue de Nabuchodonosor, le chemin de Damas; dans l'histoire moderne : la montagne de Mahomet, la béquille de Sixte-Quint, la robe rouge du cardinal, le chapeau de Gessler, le chêne de Vincennes, nous dansons sur un volcan, il est trop tard! le baiser Lamourette, l'ordre règne à Varsovie; dans les souvenirs littéraires ou anecdotiques : l'âne de Buridan, l'abîme de Pascal, mon siége est fait, passons au déluge, le quart d'heure de Rabelais, vous êtes orfévre, monsieur Josse! les manchettes de Buffon, le ruisseau de la rue du Bac. Ce sont ces allusions que M. Larousse éclaircit de préférence par ses commentaires historiques et littéraires, et les exemples multipliés qu'il groupe prouvent bien que trop souvent les finesses et les élégances du langage ne seraient, sans un tel secours, que des énigmes. Chemin faisant, il recueille une foule de belles pensées auxquelles ces souvenirs ajoutent du relief, des mots ingénieux, des sentiments délicats dont l'allusion aiguise la finesse ou rehausse la grâce. M. Larousse dispose ses matières avec beaucoup d'ordre et d'habileté, et, de quelque côté qu'on pénètre dans son parterre, on trouve une jolie fleur. Une citation nationale suffira pour donner une idée de son procédé : « *Saint Louis sous le chêne de Vincennes*. Allusion à une habitude de Louis IX, dont le souvenir est resté populaire. Cette circonstance est souvent rappelée par les écrivains : « Jules Janin s'en est paisiblement allé à la campagne; semblable à saint Louis, il rend la justice assis au pied d'un chêne; c'est de là qu'il juge les pièces nouvelles qu'on représente à Paris, au Gymnase, à l'Ambigu, au Vaudeville. Là ses arrêts ne sont influencés par rien, pas même par la présence de ceux qu'il condamne. » (Mme E. de Girardin, *Lettres parisiennes*.) « Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaissait ni le jeu ni l'ennui; son seul délassement était la promenade, encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienveillance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. » (La Harpe, *Eloge de Fénelon*.) « Qu'a fait le socialisme au pouvoir? Etait-il, oui ou non, le maître de la situation? La preuve qu'il l'était, c'est qu'il s'installait au Luxembourg malgré le vœu secret du gouvernement provisoire. Il n'y avait point d'armée régulière, dites-vous; c'était justement votre force. Au lieu de pratiquer la réforme en grand, il ne fallait pas user le temps à concilier quelques petits conflits, à faire la besogne d'un juge de paix, ou, s'il faut employer ici une image plus noble, à imiter saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes. » (Emile Saisset, *Revue des Deux-Mondes*.) Nous nous arrêtons, nous contentant d'emprunter aux *Fleurs historiques* elles-mêmes le mot de la fin : « Nous en passons et des meilleurs. »

Fleurs littéraires et mythologiques. Cet ouvrage forme la troisième et dernière partie du cours d'érudition et de littérature que M. Pierre Larousse a entrepris, et il est actuellement sous presse; nous ne pouvons donc en faire ici le compte rendu; mais, comme nous tenons à donner aux lecteurs du *Grand Dictionnaire* une idée exacte de l'ordre suivi dans cet ouvrage, et des matières considérables qu'il renfermera, disons-leur d'abord qu'il sera disposé par ordre alphabétique, depuis A jusqu'à Z. Voici toute la matière de la lettre A :

Achille. Adamastor (le géant). Achate. Adonis. Affaire (on ne s'attendait guère à voir Ulysse en cette).

Agésilas (après l').
Hélas!
Mais après l'*Attila*,
Holà!

Agnès.

Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?
Ah! ne me brouillez pas avec la république!
Ah! pour être dévôt, je n'en suis pas moins homme.

Aigle (l') et le hibou.

Aimez-vous la muscade? on en a mis partout.

Ainsi finit la comédie. Ajax. Aladin (lampe d'). Alceste. Ali-Baba. Allons! (le cheval de Job).